LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Citizen Zuckenberg

Par Kader Bakou

Un chagrin d'amour à l'origine de Facebook ? En tout cas, c'est la thèse du film *The Social Network* de David Fincher. Sorti aux Etats-Unis en 2010, *The Social Network* (le réseau social) revient sur la création du réseau social Facebook par Mark Zuckerberg et sur sa vie et ses relations avec ses camarades de l'université Harvard. Le long métrage est une adaptation de l'essai *The Accidental Billionaires : The Founding Of Facebook, A Tale of Sex, Money, Genius, and Betrayal*, écrit par Ben Mezrich et publié en 2009.

Que dit le synopsis ? En 2003, un certain Mark Zuckenberg, étudiant à Harvard, est largué par sa copine Erica Albright au cours d'une soirée dans un bar. Il revient à son dortoir ivre et se met à rédiger un blog pour la discréditer. En même temps, il pense créer un site interactif du campus nommé Facemash qui permettra aux utilisateurs de voter pour chaque étudiante par le biais de photos prises à leur insu. L'idée se révèle bonne et le succès immédiat. Ceci attira l'attention de Cameron et Tyler Winklevoss et leur partenaire Divya Narendra. Sur proposition des jumeaux Winklevoss, Mark Zuckenberg accepte un travail en tant que programmeur pour un projet de site de rencontre nommé Harvard Connection. Zuckenberg va voir son ami Eduardo Saverin et lui raconte l'idée d'un projet qu'il nomme «The Facebook», un site internet de réseau social exclusivement réservé aux étudiants de l'université Harvard. Saverin accepte d'aider Mark, et réussit à réunir 1 000 dollars pour aider à la fondation du site. Le site lancé, les frères Winklevoss et Narendra sont persuadés que Zuckerberg a volé leur idée. Ils veulent le poursuivre en justice.

Le film montre le développement de Facebook et, en parallèle, les deux procès qui opposent Mark Zuckerberg aux jumeaux Winklevoss et à Eduardo Saverin qui demande un important dédommagement tout comme le droit d'être mentionné en tant que cofondateur du site.

Mark Zuckenberg trouve «blessantes» certaines images de lui dans le film comme le fait d'être présenté comme un personnage avide de reconnaissance et comme un coureur de jupons, qui a eu l'idée de Facebook juste pour impressionner les filles.

«Ils (les personnes à l'origine du film) ont inventé pas mal de choses que j'ai trouvées blessantes. Ils ont imaginé comme quoi j'avais eu l'idée de Facebook pour attirer les femmes. (…) La véritable histoire est à propos d'une charge énorme de travail. S'ils voulaient vraiment faire un film fidèle, alors ils auraient dû filmer l'acteur qui me joue durant deux heures devant un ordinateur, à coder», a-t-il déclaré un jour. Concernant l'histoire de l'étudiant Zuckerberg qui décide de mettre sur pieds son réseau social après s'être fait larguer par sa petite amie, il rappelle qu'il était déjà à l'époque en couple avec Priscilla Chan, devenue sa femme en 2012. Mark Zuckenberg, un «citizen Kane» ou un honnête citoyen américain dont la réussite a fait des jaloux ?

«On ne peut pas avoir 500 millions d'amis sans se faire quelques ennemis», est le slogan promotionnel du film. Le comble serait que ces «ennemis» soeint justement les auteurs du film.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

DISCUSSION AVEC LYÈS SALEM,

«La volonté de censure

L'Oranais, c'est le film au-delà de la polémique ; c'est un certain cinéma au-delà de la cabale ; c'est un regard à la fois aigu et follement rafraîchissant sur une Histoire souvent séquestrée dans les casernes moisies de la démagogie et du prêt-à-penser. Djâffar (campé par Lyès Salem), Hamid (le déroutant Khaled Benaïssa) et Farid (l'efficace Nadjib Oudghiri) sont trois frères d'armes qui se confronteront, au lendemain de l'indépendance, à des choix éthiques différents. A travers eux, on découvre un pays occulté, une humanité jusque-là écrasée par la pesanteur du mythe et une écriture tout à fait inédite dans la cinématographie algérienne relative à l'Histoire. Dans cette conversation, Lyès Salem nous parle de L'Oranais, de sa naissance aux «tentatives d'assassinat» perpétrées par certains ennemis de la liberté de création. Spontané, passionné et parfois épidermique, le cinéaste a pour la première fois accepté de s'exprimer longuement sur son film dans la presse algérienne.

Photo : D.R.

Entretien réalisé par Sarah Haidar, notre envoyée spéciale à Tunis

***Le Soir d'Algérie :* Après la comédie décalée et fantasque que fut *Mascarades* véhiculant une réflexion à la fois aiguë et très légère sur la société algérienne, tu reviens aujourd'hui avec un nouveau long métrage beaucoup plus lourd, politisé, où tu abordes l'histoire de l'Algérie post-indépendante. Comment cette envie d'aller vers cette forme de cinéma t'est-elle venue ?**

Lyès Salem : La question du passage d'un genre à un autre est toujours un peu compliquée. Disons que c'était une combinaison de plusieurs éléments : je n'avais pas forcément envie de refaire le film et, quant à la forme de *L'Oranais*, je pense qu'elle a été imposée par le sujet que j'y abordais. L'histoire du film est partie de ce simple retour d'un homme qui revient de la guerre en héros et qui trouve un enfant blond aux yeux bleus chez lui. C'est à partir de là qu'un processus d'écriture s'est mis en place et cela a duré trois ans.

Le scénario s'étant fait par couches, je découvrais donc moi-même au fur et à mesure le sujet que j'étais en train de creuser ; je ne suis pas parti d'un canevas où tout était préétabli, mais je voulais également une construction scénaristique comportant des flash-back. Plus j'entrais dans le sujet, plus je me documentais et l'envie de questionner une période très particulière et jamais approchée par le cinéma prenait définitivement forme. Ce n'est cependant pas une monographie ni un regard global sur l'Histoire de l'Algérie.

On sent également cette envie d'aborder l'Histoire de manière iconoclaste…

Encore une fois, ce désir s'est greffé en cours de route. Ce n'était pas une intention de départ. Je m'en suis aperçu quand l'écrivain Kamel Daoud, qui fut consultant pour le film, m'a dit à propos du scénario que *L'Oranais* raconte ce qu'on n'a jamais osé raconter dans le cinéma auparavant. Cela dit, ce qui se dit dans le film n'est pas le fruit de mon imagination : dans les cafés comme dans la rue, on entend à longueur de journée les gens dénoncer l'indépendance confisquée. J'ai seulement romancé et mis en scène cet état d'esprit. Cela dit, lorsque j'ai commencé à écrire, je savais uniquement que cette période (1962-1988) n'a jamais été traitée et même moi, en tant qu'Algérien, je ressentais profondément ce vide mémorial entre la guerre de Libération et l'époque actuelle. De plus, il m'a paru évident que ce que nous vivons aujourd'hui et la folie meurtrière absolue des années 1990 ne furent que la conséquence de ce qui s'est passé entre l'indépendance et 1988. Disons donc que cet état de fait m'a poussé à interroger cette époque mais à aucun moment je n'ai asséné des certitudes. C'est sans doute pour cela aussi qu'après avoir été acteur, j'ai décidé de me mettre à l'écriture et à la mise en scène : pour questionner mon identité algérienne qui est loin d'être clairement définie alors que j'ai grandi et vécu en Algérie. Et c'est en cours d'écriture et de documentation que le travail est devenu vraiment excitant : j'ai vu comment, durant cette période, les Algériens étaient différents des générations suivantes, notamment de par leur tenue, leur élégance naturelle, cette fierté intrinsèque d'être Algérien !

Mais cet aspect «transgressif» du film contraste avec un côté, disons utopique, et ce propos majeur véhiculé sur le saccage douloureux d'un immense champ des possibles, ce cri qui semble sortir de l'écran : «En 1962, vous aurez pu faire de l'Algérie un paradis sur terre, et vous avez tout bousillé.» N'est-ce pas là un discours un peu trop naïf pour le cinéma ?

Non, je ne pense pas que ce soit naïf. D'abord, le terme «aurait pu être» me paraît assez pessimiste car ce n'est pas encore foutu. L'utopie a bel et bien existé ; en tout cas, moi Algérien de quarante-et-un ans, c'est ainsi que je me raconte l'Histoire. J'estime qu'il reste encore les cinquante années à venir où le champ des possibles pourrait s'ouvrir de nouveau ! Cela dit, les moments où tu sens une désillusion dans le film ne sont pas non plus fantasmatiques. Pendant les préparations et durant le tournage, des gens sont venus me dire des choses terribles avec une grande part de provocation certes : certains lancent carrément : «Pour que le pays s'arrange, il faut qu'ils reviennent» !

D'autres me montraient leurs maisons récupérées après le départ des pieds noirs et me vantaient l'ingéniosité de leur construction, la beauté de leur architecture, mais ça ne les a pas empêchés de construire dans l'étage au-dessus un mur en parpaing pour séparer les hommes des femmes ! Ces paradoxes sont fascinants : autant l'hostilité antifrançaise est toujours vive alors que la guerre est finie depuis longtemps, autant il y a une espèce d'admiration et de reconnaissance envers l'ancien colonisateur !

Il va sans dire que cela n'enlève rien à leur amour du pays ; je pense plutôt qu'il y a une part de regret, mais surtout de provocation : l'homme qui déclare que les Français doivent revenir pour que ça aille mieux

Actucult

AUDITORIUM DE LA RADIO ALGÉRIENNE (21, BD DES MARTYRS, ALGER)
Lundi 8 et mardi 9 décembre à 19h30 : Concert de l'Orchestre national algérien de variétés sous le thème «Générations», sous la direction de Farid Aouameur.

LIBRAIRIE CHIHAB (10 RUE BRAHIM GHARAFA, BAB-EL-OUED, ALGER)
Mardi 9 décembre à 14h30 : Rencontre-débat avec Ahmed Bedjaoui, autour de son ouvrage *Cinéma et guerre de libération, Algérie, des batailles d'images*.

LIBRAIRIE POINT VIRGULE (N° 77, LOT SAÏD BENHADDADI, DAR DIAF, CHÉRAGA, ALGER)
Samedi 13 décembre à 14h : Rencontre littéraire animée par l'auteure Anissa Zouioueche et séance de vente-dédicace de son livre *Les couleurs de ma vie*, paru aux éditions Dalimen.

THÉÂTRE RÉGIONAL KATEB-YACINE DE TIZI OUZOU
Mardi 9 décembre à 14h : Pièce *Annamla we dabour* de l'association Ithran de Maâtkas (Tizi Ouzou).

CENTRE DES ACTIVITÉS CULTURELLES AGHA (5, RUE DE L'AGHA, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 25 décembre : Exposition de gravures sur bois «Mon amour pour la Casbah et l'art», par l'artiste Dalila Boualem.

BIBLIOTHÈQUE DIDOUCHE (38, RUE DIDOUCHE MOURAD, ALGER-CENTRE)
Lundi 8 décembre à 14h : Monologue *Vive l'artiste !* de Abdennour Ouznadji, en hommage au chanteur chaâbi Kamel Messaoudi.

INSTITUT FRANÇAIS D'ALGER (ALGER-CENTRE)
Lundi 8 décembre à 15h : L'ambassade du Canada organise une projection-débat du film *Le voyage de Nadia* de Nadia Zaoui et Carmen Garcia. La projection sera suivie d'un débat sur «Les mariages des enfants, précoces et forcés», animé par Fatima-Zohra Sebaa-Delladj, maître de conférences à l'université d'Oran, rapporteur spécial sur le mariage des enfants auprès de l'Union africaine et présidente du Conseil national de la famille et de la femme, et par Meriem Belaala, présidente de l'association SOS femmes en détresse.

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)
Jusqu'au 31 janvier 2015 : 6e Festival international d'art contemporain.

MUSÉE NATIONAL DE L'ENLUMINURE, DE LA MINIATURE ET DE LA CALLIGRAPHIE (BASSE-CASBAH, ALGER)
Jusqu'au 31 décembre : Exposition des artistes calligraphes Taleb Mahmoud et Kour Noureddine.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 31 janvier 2015 : 7e édition du «Salon d'automne» des arts plastiques.

ESPACE DE LOISIRS ET DE DÉTENTE POUR ENFANTS KIDZLAND (CHÉRAGA, ALGER)
Chaque jour : Spectacles d'attractions pour les enfants de 3 à 12 ans.

GALERIE SIRIUS (139, BOULEVARD KRIM-BELKACEM (TELEMLY, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 20 décembre : Exposition de peinture «Reflets d'Alger» (collection 2013-2014), par l'artiste Valentina Ghanem Pavlovskaya.

GALERIE D'ART DAR EL-KENZ (LOTISSEMENT BOUCHAOUI 2, n°325, CHÉRAGA, ALGER)
Jusqu'au 19 décembre : Exposition «Les femmes de mon imaginaire» de Mizo, photographe d'art et de mode, vidéaste et designer graphique.

BIBLIOTHÈQUE MULTIMÉDIA MENTOURI (5, RUE BACHIR-MENTOURI, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 12 décembre : Exposition d'art traditionnel, organisée par l'Etablissement Arts et Culture, en collaboration avec l'association El-Oum El-Nadjiha.

GALERIE D'ARTS ASSELAH (RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 20 décembre : Exposition de peinture de l'artiste Khonfaiss Djamai.

CENTRE DES ARTS ET DE LA CULTURE DU BASTION 23 (BD AMARA-RACHID, BAB-EL-OUED, ALGER)
Jusqu'au 20 décembre : Exposition de photographies «Algérie, 1963», par Pablo Volta, organisée en collaboration avec l'Institut culturel italien d'Alger à l'occasion du 60e anniversaire du 1er Novembre 1954.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)
Durant tout le mois de décembre : Projection du film *Parfums d'Alger*, à raison de 4 séances par jour 14h/16h/18h/20h

COMPLEXE CULTUREL ABDELOUAHEB-SALIM (CHENOUA ,TIPASA)
Jusqu'au 15 décembre : A l' occasion du 11 Décembre, exposition photos «Le drapeau» de Salah Boudiaf.

SALLE IBN ZEYDOUN DE RIADH-EL-FETH (EL-MADANIA, ALGER)
Jusqu'au 10 décembre : 8e édition du Festival national de la musique andalouse çanaa.